

## Jean Le Coz : un géographe

Bonnamour J.

*in*

Duché G. (ed.).  
Territoires en mutation : à la mémoire de Jean Le Coz

Montpellier : CIHEAM  
Cahiers Options Méditerranéennes; n. 3

1994  
pages 15-17

Article available on line / Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://om.ciheam.org/article.php?IDPDF=CI940551>

To cite this article / Pour citer cet article

Bonnamour J. **Jean Le Coz : un géographe**. In : Duché G. (ed.). *Territoires en mutation : à la mémoire de Jean Le Coz*. Montpellier : CIHEAM, 1994. p. 15-17 (Cahiers Options Méditerranéennes; n. 3)



<http://www.ciheam.org/>  
<http://om.ciheam.org/>

# Jean Le Coz : un géographe

Jacqueline Bonnamour

Extrait du *Bulletin de l'Association des Elèves et Anciens Elèves des Ecoles Normales de Lyon, Fontenay-aux-Roses, Saint-Cloud et Fontenay/Saint-Cloud*, n° 2, 1991

*Quand on parcourt à nouveau tous les textes de Jean Le Coz, de sa thèse d'Etat sur le Rharb à ses dernières publications au moment de sa tragique disparition, on est conduit à refuser d'enfermer son oeuvre et sa pensée sous une étiquette « géographe rural » à un moment où la géographie rurale est de plus en plus intégrée à une géographie globale (et il y a contribué) alors que l'espace rural ne se conçoit jamais qu'à la lumière de ses rapports avec le reste du territoire et du monde.*



Géographe traditionnel formé à l'école des grands maîtres de notre discipline, Jean Le Coz a perçu avec la plus grande acuité tous les bouleversements qui ont marqué l'histoire du monde pendant sa traversée, de ses voyages d'enfance à l'intérieur de l'hexagone jusqu'à son ancrage en Languedoc après son expérience marocaine. Des lendemains de la guerre de 1914-18 à l'effondrement du communisme, la face du monde s'est singulièrement transformée ; Jean Le Coz a suivi ses évolutions, ses ruptures, ses modifications sans précédent, avec un certain nombre de réflexes fondamentaux qu'il devait à son choix de géographe et à la formation qu'il avait reçue – à un moment où la spécialisation obligatoire a quelque peu fait éclater notre discipline, il me semblait nécessaire de rappeler les grands axes de la Géographie qu'il a suivis spontanément.

En premier lieu chez lui, sa vocation me semble indissociable d'une curiosité fondamentale de connaître l'univers, de l'appréhender dans sa totalité ; même si un apport spécifique comme celui de chacun d'entre nous ne concerne que des secteurs particuliers. Le monde tout entier est présent dans son oeuvre : il a osé « toucher » à différentes zones géographiques, Afrique noire, Monde méditerranéen, Continent chinois et France, alors que la mode entend qu'il existe des terrains réservés ; il a porté le plus grand intérêt aux travaux de P. Carrière sur l'URSS, que dirigeait le Professeur George ; son étude des Réformes agraires couvre l'ensemble de la planète. Chaque régime qu'il abordait, chaque territoire des thèses qu'il dirigeait n'était à ses yeux qu'un élément du puzzle mondial. C'est une leçon à rappeler : la géographie est connaissance du monde ; on nous parle aujourd'hui à juste titre du « système monde », encore faut-il que ceux qui se réclament de notre discipline aient en permanence conscience de l'importance de cette échelle, même s'ils sont par nécessité réduits à étudier une petite localité.

Parallèlement à cette soif de connaître l'univers, il me semble que c'est également sa profonde générosité, son sens de l'humain qui l'ont conduit plus spécialement vers la géographie humaine et régionale. Je ne veux pas trop extrapoler, expliquer ce qui ne me revient pas ; force est pourtant de constater que son orientation de recherches vers le monde des pauvres, des exclus du Tiers-Monde, de la construction de Sociétés meilleures rêvant d'assurer le bien-être de tous a pu être dictée par sa révolte contre les injustices, son sens moral, sa grande compréhension de l'autre. Il appartenait à cette génération qui a eu conscience du privilège que représentait, pour des enfants comme nous, l'accès aux études et à la formation universitaire, du devoir qu'entraînait cette mobilité sociale envers les autres. Sous sa plume qui reste toujours académique, qui gomme l'émotion au bénéfice d'une analyse objective susceptible de servir aux constructions du lendemain, perce néanmoins une sympathie vécue pour l'opprimé ou le laissé pour compte.

Un des points à méditer dans les écrits qu'il nous laisse me semble ce souci permanent de relier chaque champ d'observation aux différents niveaux de décision qui ont une influence directe sur l'organisation de l'espace considéré. Nous le taquinions parfois car il existait pour lui « trois niveaux » : la commune, le canton, la région en campagne française ; l'exploitation, le DAS et SDA en Algérie<sup>1</sup>. Cette préoccupation fondamentale de l'interrelation entre les espaces, de ce que d'autres aujourd'hui appellent l'emboîtement des systèmes, héritage au-delà des changements de vocabulaire d'une tradition géographique qui situe

chaque élément dans son milieu nécessairement conçu à différentes échelles, on peut la retrouver dans un de ses derniers ouvrages publié dans la série *Options Méditerranéennes*<sup>2</sup>. Là il démontre avec une vigueur, fruit d'une certitude qui repose sur la masse des travaux de référence, comment la situation actuelle des pays entourant la Méditerranée s'explique par le jeu complexe des systèmes agraires qui ont maillé terroirs et territoires, l'importance du carrefour Nord-Sud de cette mer qui ouvre sur l'Orient, les nouvelles données de la géopolitique.

En se spécialisant en géographie rurale, Jean Le Coz ne pouvait recréer les enseignements de ses maîtres attentifs au milieu naturel et à l'histoire. Le milieu, il le connaissait par expérience et avait fait ses armes sur le terrain marocain, dans la plaine du Rharb où il était capital de bien distinguer les différents types de sols pour comprendre les terroirs, « Milieu » signifiant conscience dans ces pays méditerranéens de leur grande fragilité : les inondations du Maroc, les ravinements des Cévennes, l'avancée possible des sables, l'importance des pentes et des dénivellations, les effets de l'érosion, les incendies... Tout cela devait être observé et positionné avec précision dans l'espace et la topographie, dans le temps ; tout cela était objet à déchiffrement des multiples signes d'adaptation – voire de micro-adaptations – à ces contraintes, des hommes d'hier et d'aujourd'hui ; il tenait à ce qu'en soient dressées des cartes précises, au besoin à grande échelle – cartes qui ont servi à l'aménagement.

Quant au sens de l'histoire, tous ses écrits en donnent preuve – au-delà d'une nécessité inéluctable dans le genre d'études qu'il poursuivait – je veux dire la recherche des effets indirects des institutions, à laquelle il a consacré bien du temps.

On peut remarquer chez lui un réflexe automatique qui lui faisait poser la question « quand? », simultanément à nos questions habituelles : où? pourquoi? comment? Il voulait toujours savoir ce qu'un pays, un Etat, un village devaient à leur passé. Ce sens de l'histoire, il le respectait à l'égard de celle de notre discipline. Alors que d'aucuns affirmeraient volontiers que la géographie a commencé avec leurs travaux, il faut noter qu'on retrouve toujours dans ses publications les grands noms, aussi bien ceux qui ont marqué les études biologiques tels Graceseu et Emberger, que ceux envers lesquels il connaissait sa dette pour les pays méditerranéens – je pense en particulier à J. Despois. Cette fidélité ne l'empêchait pas, bien au contraire, d'accueillir les nouveaux apports quand il les approuvait – par exemple, puisque nous avons parlé du milieu, il a très tôt suivi G. Bertrand dans son approche renouvelée des écosystèmes.



Bientôt spécialisé dans le domaine rural, Jean Le Coz me semble avoir apporté sa pierre spécifique dans trois directions fort importantes : il n'a cessé d'affirmer que les questions agricoles et rurales demeuraient un des grands problèmes de notre XXe siècle ; il a étudié avec passion – même avec conviction – les spectaculaires transformations agro-techniques de notre époque ; il a été un géographe du législatif qui avait le sens du vécu.

Que les questions rurales et agraires représentent à notre époque le grand échec des Sociétés traditionnelles, socialistes ou libérales – en dépit de quelques réussites – était pour lui une évidence qui justifiait amplement son orientation de recherche. Aujourd'hui, de l'homme de la rue au responsable politique, tout le monde en est certain, mais tel n'était pas le cas lorsque nous nous engageons dans ces recherches rurales alors qu'explorait la croissance urbaine. Il fallait souligner cette lucidité. Par dessus tout, il a voulu comprendre les mécanismes des fonctionnements sociaux et politiques qui n'ont pu permettre de combler le retard entre « le temps de la révolution industrielle qui correspond pour l'essentiel au XIXe siècle et celui de la réforme agraire qui reste l'un des grands problèmes » de notre époque. Il a voulu étudier en profondeur les cheminements d'une bureaucratie centralisatrice qui a permis toutes les déviations des plans généreux du départ, les voies de la domination du secteur secondaire et tertiaire qui ont hypothéqué à leur profit les progrès agro-scientifiques.

Ces progrès, notre ami y croyait. On le sent à chaque ligne admiratif et enthousiaste pour le savoir des agronomes, les possibilités techniques des équipements dont la région Languedoc a été un bon champ d'application. « *On ne saurait trop insister, écrivait-il, sur la composante technique du système agricole, avec son histoire faite de stagnations, de progrès lents, de ruptures. La novation technologique n'intervient pas seulement comme instrument d'une meilleure maîtrise du sol, mais encore comme élément de mutation de l'atelier de production, comme créatrice d'une autre médiation entre la Société et son territoire :*

*charrue à soc, tracteur, serre, pivots d'irrigation n'ont pas été seulement instruments de conquête foncière de l'espace et de l'essor de la productivité du travail, ils ont été aussi ferments du changement social* ». C'est bien cette interaction entre progrès technique, organisation de l'espace et changements sociaux qu'il n'a cessé d'étudier, non pas de façon théorique, mais après avoir bien précisé les outils conceptuels, sur des exemples précis, concrets, qui concernent des hommes bien ancrés sur leurs territoires.

Il va de soi que son analyse était élargie aux mutations des marchés, de la transformation et de la diffusion des produits, autrement dit aux filières agro-alimentaires sur lesquelles nous avons tant besoin de connaissances.

En outre, sa rigueur lui a fait accorder un intérêt particulier aux questions législatives. Réformes, changements structurels, pouvoirs décisionnels retenaient son attention. Il tentait – en partant des textes – d'en évaluer l'impact réel sur les territoires et les hommes. Il me semble que sa démarche consistait davantage à replacer les volontés de transformations institutionnelles dans leur creuset démographique, social et matériel pour en comprendre les pièces et en observer les résultats partiels plutôt que de partir du complexe polymorphe et à en dévider l'écheveau explicatif. Je n'ose aller plus loin dans une lecture que je viens de reprendre après une période où, par la force des choses, il n'y a plus eu d'échanges entre nous.



Toutes ces pistes, Jean Le Coz les a suivies avec la plus grande honnêteté, la plus grande sincérité. Travailler revenait pour lui à servir les autres, à partager leurs interrogations et leurs espoirs, à participer à la découverte en profondeur de ce monde complexe et mouvant qui l'avait déterminé au départ à devenir géographe.

## Notes

1. Citation tirée de l'introduction de la thèse, page 11.
2. **Le Coz J.**, 1990. *Espaces méditerranéens et dynamiques agraires : état territorial et communautés rurales*, Paris : CIHEAM (Centre International de Hautes Etudes Agronomiques Méditerranéennes)/UNESCO/MAB, 393 p. (Options Méditerranéennes, série B : Etudes et Recherche, n° 2).